COUP DE VENT

ROMAN

MARK HASKELL SMITH

Gallmeister

Mark Haskell Smith

COUP DE VENT

Roman

Traduit de l'américain
par Julien Guérif

Gallmeister

Collection
AMERICANA

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original : *Blown*

Copyright © 2018 by Mark Haskell Smith
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2019,
pour la traduction française

ePDF ISBN 978-2-404-01094-6
ISSN 1956-0982

Pictogrammes © Bart Heideman
Photo de l'auteur © Mark Haskell Smith
Illustration de couverture © Thomas Clohosy Cole
Conception graphique : Aurélie Bert

Pour MacKenzie et Steven ; Jon et DLD

En mer

Neal Nathanson songea à boire sa propre urine. N'est-ce pas la procédure habituelle lorsqu'on se retrouve à court d'eau ? L'équipe de foot chilienne l'avait bien fait après s'être écrasée dans les Andes. À moins que ce ne soient les mineurs ? Il était certain que des gens originaires du Chili avaient survécu à une terrible épreuve en buvant de la pisse.

Il se rallongea sur le pont du voilier à moitié détruit, tel un cadavre étendu dans l'enchevêtrement de cordes et de câbles, de métal tordu et de bois fendu. Il bougeait au rythme de la houle et des vagues de la haute mer ; au loin, l'horizon scindait le monde entre eau et ciel.

À l'aide de sa chemise, il essuya ses lunettes maculées de fines gouttelettes d'eau salée, puis les remit sur son nez. Il cligna des yeux en observant le ciel nocturne constellé d'une infinité d'étoiles, de planètes, de galaxies, de supernovas, de trous noirs, de géantes rouges, de naines blanches et de tous les autres trucs qu'on trouvait là-haut. Il y en avait trop. Ils étaient entassés les uns sur les autres, à tel point qu'il ne reconnaissait pas la moindre constellation.

New York lui manquait. Sa circulation, son bruit, sa pollution lumineuse. Quand on ne le voit pas, l'Univers ne paraît pas aussi grand et oppressant.

Neal savait que les marins d'antan se guidaient à l'aide des étoiles. Maintenant qu'il y pensait, il regrettait de ne pas avoir téléchargé une application de navigation céleste avant de quitter le port. Il n'en avait pas eu le temps. Et

puis le bateau était à la pointe de la technologie. Il disposait d'un disque dur de secours pour l'ordinateur, d'une météo actualisée en continu, d'un système de navigation par satellite avec cartes et graphiques, même d'un signal de détresse. On pouvait envoyer un e-mail ou passer un coup de fil. Sauf qu'une fois aspergé d'eau de mer, plus aucun équipement électronique ne fonctionnait.

Il n'avait aucune idée de ce qui était arrivé à la voile. Arrachée, avalée par l'abîme. Dévorée par des monstres marins. Qui sait ? Le bateau était en piteux état. La cabine était ouverte comme une coquille d'œuf, les portes avaient sauté de leurs gonds. Neal s'estimait heureux d'être toujours à flot. Mais où étaient-ils tous passés ? Était-il le seul survivant ?

Et qu'était-il arrivé à Bryan LeBlanc ? Il était à l'origine de cette histoire. Tout était sa faute.

Neal arracha un bout de peau pelée sur son front brûlé par le soleil, le roula entre ses doigts et le mit dans sa bouche. Il avait un goût salé, semblable au prosciutto. Manger ses peaux mortes n'était sans doute pas la chose la plus intelligente à faire, mais il avait été incapable d'attraper un poisson, un oiseau ou même un putain de moustique. Il mourait de faim. Pas comme quand il trouvait le temps long alors qu'il se rendait au fin fond de Brooklyn pour essayer un nouveau restau à la mode. Il était littéralement en train de crever la dalle, car il n'avait pas mangé depuis trois jours, depuis qu'il avait avalé le dernier morceau de camembert moisi.

Seul point positif, il avait dépassé ses objectifs de perte de poids. Sa situation ne prêtait pas à l'optimisme, mais il ne voulait pas succomber au désespoir et être l'un de ces types qui abandonnent et se laissent mourir. Ça avait été facile tant qu'il y avait eu de la nourriture à bord. Il avait réussi à la faire durer plus d'une semaine, mais son estomac

était maintenant vide depuis des jours. Et toutes ces histoires de gens qui dérivaient des mois en mer ? Comment avaient-ils survécu ? Neal prit conscience qu'il était de plus en plus angoissé. Ça ressemblait à une crise de panique.

Il inspira profondément. Il devait rester calme, rationnel. La situation exigeait des solutions proactives. Il n'allait pas se contenter de rester allongé en attendant que les mouettes viennent lui picorer les yeux. S'il le fallait, si les choses en arrivaient vraiment là, il boirait un verre de pisse.

Il roula sur le ventre et se releva lentement. Il avait les jambes en coton et tout mouvement rapide l'étourdissait. Il prit donc son temps, s'appuya sur le gouvernail pour garder l'équilibre et descendit dans la cabine. Elle qui avait jadis l'élégance zen d'un hôtel chic évoquait une chambre à coucher après le passage d'une tornade. Ou l'intérieur d'une benne à ordures. Il ramassa une bouteille de vin vide et s'assura que son bouchon fermait toujours. La bouteille devait être hermétique. C'était la première règle de la flottaison.

Combien de messages avait-il jetés à la mer ? Tellement qu'il était à court de papier. Que dire qu'il n'avait déjà dit ? Comment pourrait-on le secourir s'il ne savait pas lui-même où il se trouvait ? En fouillant dans les placards, il trouva un sac en papier détrempé, qui se désintégra dans sa main quand il essaya d'écrire dessus.

Neal sortit sa dernière carte de visite de son portefeuille. Elle avait fière allure. NEAL NATHANSON, CHARGE DES RECOUVREMENTS SPÉCIAUX, avec le nom de la banque d'affaires pour laquelle il travaillait, l'adresse à Wall Street, le numéro de téléphone et l'e-mail. Il retourna la carte et réfléchit à ce qu'il allait écrire. Comment résumer sa situation aussi clairement et succinctement que possible ?

Il écrivit FOUTU et glissa la carte dans la bouteille.

Neal revissa le bouchon aussi fort qu'il le put pour s'assurer qu'il était bien fermé, puis chancela jusqu'au pont.

Il contempla le bateau. Il avait été impressionnant, avec des lignes pures dignes de la création d'un architecte scandinave. Un Beneteau Oceanis 38.1. Neal connaissait le nom depuis qu'il avait retrouvé le mode d'emploi. Avait-il encore une quelconque valeur sur le marché ? Son patron allait-il récupérer une partie de l'argent ?

Neal se serait acheté ce genre de bateau s'il avait aimé naviguer et s'il avait disposé d'un compte offshore garni de millions illégalement acquis. Sauf qu'il était désormais pratiquement certain qu'il n'aimait pas naviguer.

Il balança la bouteille dans la nuit et attendit le plouf.

Neal avait dû piquer du nez, sombrer dans un mini-coma, si cela peut être considéré comme une pathologie reconnue. Il se réveilla en sursaut et cligna des yeux pour chasser la morsure brûlante du sel de ses yeux desséchés. Était-ce une lumière ? Là, au loin ? Il battit des paupières en se demandant s'il était en train d'halluciner.

La lumière continuait de briller. Elle se dirigeait pile à l'endroit où le courant le conduisait.

Il devait envoyer un signal.

Il n'y avait ni électricité, ni torche, ni pistolet de détresse. Neal se dit qu'il pouvait toujours mettre le feu à un tas de cordes, mais elles étaient accrochées à ce qui restait de gréement, désespérément hors de portée.

Le point de lumière s'éloignait. Il allait devoir prendre une décision capitale, une décision qu'il devrait justifier à son patron.

Neal se traîna jusqu'à la cale et en sortit l'un des gros sacs de toile empilés sur le sol. Il glissa la main dans un petit réduit et s'empara d'une bouteille d'essence à briquet qu'il songeait encore à boire la veille. Il transporta le tout jusqu'à l'avant du bateau, la proue pour les gens de mer, et ouvrit

la fermeture Éclair. Chaque sac contenait un mélange de devises : des euros, des dollars, des yen, des yuan et de la menue monnaie du Mexique et des îles des Caraïbes. Neal renversa le sac et des briques d'argent soigneusement emballées dégringolèrent sur le pont. Il reconnut des billets de la République dominicaine, avec des vieux gars d'un côté et un bâtiment ressemblant à un hôtel miteux de l'autre. Les billets de la Jamaïque arboraient un Noir en costard cravate à l'air furax. Le tas faisait presque un mètre de haut. Il y avait beaucoup d'argent, plus d'un million de dollars, mais comme le dit l'adage : "Vous ne l'emporterez pas avec vous si vous êtes mort et que les mouettes picorent les yeux de votre cadavre desséché."

Et puis ce n'était pas son argent. Enfin, pas vraiment.

Il vida l'essence sur les billets et gratta une allumette. Le tas s'embrasa si vite que Neal tomba à la renverse. Il s'éloigna des flammes en rampant vers l'arrière du bateau.

Il se releva et scruta l'horizon. Le point était toujours là, bien visible. Ce n'était peut-être pas un mirage après tout.

L'odeur de la résine et du bois qui se consument le fit sursauter. En brûlant, les billets avaient mis le feu au bateau. L'espace d'un instant, Neal songea à aller chercher un extincteur pour éteindre le début d'incendie. Et après ?

Alors que la proue disparaissait dans les flammes, Neal sortit les derniers sacs et les empila à l'arrière du bateau. Ils n'étaient pas si lourds, mais il y en avait neuf. Il les fixa. Pourquoi avait-il pris de tels risques pour de l'argent qui ne lui appartenait pas ? Avait-il perdu la tête ? Une gerbe de flammes s'éleva dans la nuit. Il se souvint du radeau de sauvetage qu'il avait découvert quand il était encore assez vaillant pour fouiller le bateau. Il le sortit et tira la languette déclenchant le gonflage automatique. Le canot pneumatique se mit à enfler, envahit le cockpit et l'obligea à bouger pour ne pas se faire jeter à la baille par la seule chose encore

capable de le sauver. Avec ses dernières forces, il parvint à le faire basculer à l'eau. Il prit soin de l'attacher pour qu'il ne dérive pas, puis chargea les sacs à son bord.

Neal scruta la lumière. Elle semblait s'approcher, mais il ne la voyait plus très bien maintenant que l'avant du bateau était englouti par les flammes.

Chlöe remonta la fermeture Éclair de sa veste et observa le type qu'elle venait de tirer du radeau de sauvetage. Même en étant indulgente, elle trouvait qu'il avait l'air d'une putain de loque humaine. Il était dépenaillé et puait le varech comme un animal mort échoué sur la plage. Elle lui avait donné de l'eau en le prévenant de ne pas boire trop vite, puis l'avait vu s'enfiler toute la bouteille et se vomir dessus avant de s'évanouir à même le pont. Impossible de savoir s'il était inconscient ou mort. Ça ne faisait pas grande différence ; il fallait le ramener sur terre aussi vite que possible.

Elle regarda le bateau couler. L'océan souffla les flammes à une vitesse hallucinante. En un instant, le brasier infernal montant à cinq mètres et son épais panache de fumée noire disparurent, les étoiles revinrent et l'eau retrouva son calme. Comme si quelqu'un avait éteint la lumière.

Elle se baissa. Le type avait l'air complètement rincé. Son visage cramé par le soleil était à moitié pelé, il avait une barbe touffue pleine de trous et ses bras et ses jambes étaient criblés de croûtes, d'éraflures et de plaies infectées. Elle voyait bien qu'il n'était pas marin. Même dans cet état de décharnement, il était mou et pâteux. Elle avait affaire à un employé de bureau à la solde d'une grosse boîte, à

moins qu'il ne s'agisse d'un milliardaire du Net cherchant à prouver sa virilité en prenant la mer. En temps normal, il devait être plutôt beau gosse. S'il se refaisait une beauté et qu'elle le voyait, un verre de shiraz à la main, dans un restaurant chic, c'est le genre de mec qu'elle aurait pu trouver séduisant. À vrai dire, elle aimait les hommes qu'elle considérait comme ses égaux sur le plan physique. Même s'ils étaient plutôt rares.

Chlöe savait qu'elle devait suivre le protocole maritime et transmettre la nouvelle du sauvetage à son équipe, mais elle n'en fit rien. Elle naviguait autour du monde en solitaire, de Melbourne à Melbourne, un tour du globe sans la moindre compagnie. Les médias comprendraient-ils qu'elle avait dû sauver la vie de ce pauvre type ou la traiteraient-ils d'imposteur pour ne pas être restée seule durant l'intégralité du périple ? Elle frémit en imaginant ce que les gens posteraient sur les réseaux sociaux. Personne n'hésiterait à lui foutre la honte. La mauvaise presse aurait raison de son projet. Ses sponsors l'abandonneraient et elle se retrouverait fauchée, ruinée, humiliée jusqu'à la fin de ses jours. Une personne saine d'esprit aurait laissé le type sombrer avec son navire.

Elle s'était préparée à toutes sortes de problèmes : démâtages, naufrages, attaques de requins ou de pirates. Venir en aide à quelqu'un était une complication non anticipée. Elle pourrait peut-être le larguer discrètement au prochain port, à Paramaribo au Suriname. Elle reprendrait le large sans que personne ne se rende compte de rien. Ce n'est pas ce type qui allait s'en plaindre. Elle lui avait sauvé les fesses. Si c'était un gros bonnet, elle se retrouverait peut-être avec un nouveau sponsor. Après tout, chaque dollar comptait.

Chlöe enjamba son passager inconscient. Ils étaient l'un sur l'autre, car le cockpit de son bateau, conçu pour accueillir une seule personne, ne pouvait pas vraiment être

qualifié de spacieux. Elle se faufila derrière les sacs de toile et rejoignit la cambuse. Elle avait pêché un thon banane plus tôt dans la journée, une bête d'une bonne dizaine de kilos qu'elle gardait au frais dans l'évier. En temps normal, un poisson de cette taille lui ferait la semaine, mais son invité n'avait sans doute pas mangé depuis un bon moment. Il aurait faim à son réveil.

Elle s'empara du poisson, le largua sur le tableau arrière et détacha l'opinel à sa ceinture. Elle hésitait à le vider. Elle tourna la tête vers le type évanoui sur le pont. Sa poitrine se soulevait lentement. Chlöe avait été si accaparée par le sauvetage et le spectacle du bateau qui sombrait qu'elle ne s'était même pas demandé ce qu'il y avait dans les sacs. Elle avait aidé à les hisser à bord. Que contenaient-ils de si important pour être sauvés des eaux ? Son téléphone satellite émit un bip. Elle s'en empara et envoya un court SMS en guise de réponse. Le message de minuit était l'un de ses protocoles de sécurité. Elle s'engouffra dans la cabine et passa en revue ses instruments. Tout avait l'air de bien fonctionner. Le GPS indiquait son emplacement. Le radar n'annonçait aucune tempête.

Munie de sa lampe frontale, Chlöe s'accroupit devant l'un des sacs et l'ouvrit. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait trouver. De la drogue ? Des armes ? Des têtes coupées ? Elle s'attendait à tout, mais ne put retenir un cri de surprise lorsqu'elle découvrit l'argent. Il y en avait vraiment beaucoup, plus qu'elle n'en gagnerait tout au long de sa vie, quels que soient ses sponsors ou la fréquence de ses expéditions autour du monde.

Elle sortit une liasse de billets soigneusement attachés. Des euros. Des briques et des briques de jolis billets de deux cents d'un jaune brillant. Ils étaient magnifiques : l'image d'une arche d'un côté, un pont de l'autre. Chlöe éclata de rire. Ce tas de billets pouvait lui ouvrir des portes.

Il y avait d'autres liasses : des billets verts de cent euros, des cinquante de couleur orange, et des cinq cents violacés. Elle ouvrit un autre sac et vit qu'il était rempli de dollars américains. Des liasses et des liasses de magnifiques billets de cent. Le dollar n'était pas aussi joli que l'euro, mais il dégageait un certain sérieux, une gravité qui lui coupa le souffle. Dans un autre sac, elle trouva des billets indiens, avec une image de Gandhi, et des billets australiens, verts et ornés d'un portrait de Dame Nellie Melba, la célèbre chanteuse d'opéra. Elle trouva bizarre qu'on choisisse une chanteuse d'opéra pour illustrer de l'argent. Les oiseaux étaient plus fréquents : des faisans sur les billets taïwanais, des gros-becs sur les canadiens et des grues sur les yen japonais. Réflexion faite, une chanteuse d'opéra valait mieux que des piafs.

Chlöe n'était pas née dans une famille riche. Ses parents tenaient un restaurant de fruits de mer à Melbourne, un établissement sans prétention qui proposait des spécialités en fonction de la pêche du jour, même si la majeure partie de leur clientèle préférait leur *fish and chips* à emporter. Son père aimait tant pêcher qu'elle avait passé la plus grande partie de son enfance sur l'eau. Elle avait appris à pêcher, à naviguer et à cuisiner, ce qui l'avait condamnée à une vie de nomade, à bosser sur les yachts pour préparer des repas gastronomiques au club des 1 % tout en s'efforçant de détourner les yeux quand les millionnaires se bourraient la gueule, gobaient du Viagra, emmanchaient des putes qui auraient pu être leurs filles et baisaient sur le pont comme si l'équipage faisait partie des meubles. Ses voyages préférés étaient ceux où elle convoyait les yachts à bon port. Elle naviguait de Sydney à Macao ou à Bali pendant que les millionnaires faisaient le trajet en jet privé.

Elle ramassa une liasse de francs suisses. D'où venait cet argent ? Qu'est-ce que ce type allait en faire ? Elle savait ce

qu'elle en ferait, elle. Avec un tel pactole, elle ouvrirait son propre restaurant à Melbourne : un bar à vins servant des huîtres fraîches. Puis elle achèterait un de ces appartements modernes ultra-chic en bordure du fleuve. Avec autant de fric, c'est elle qui irait s'éclater sur le pont d'un yacht. Elle aimait les types sportifs, les golfeurs professionnels et les surfeurs, ces hommes à la peau tannée par le soleil, les beaux blonds athlétiques cachant leur grosse quincaillerie dans leurs moule-bites. Voilà une chose qu'elle avait apprise en travaillant pour les millionnaires : plus vous êtes riche, plus vous vous tapez des gens séduisants.

Elle pourrait faire tout ce qu'elle voudrait. En tout cas, elle n'aurait plus à naviguer autour du monde pour sensibiliser le grand public à une putain de maladie.

Neal ouvrit les yeux et battit des paupières en apercevant le ciel. Le soleil pointait au-dessus de l'horizon, transformant l'indigo froid en un bleu chaud et brillant. Il se lécha les lèvres et sentit les morceaux de peau pelée et les petits reliefs formés par les croûtes.

— La chose est vivante.

Il se tourna en direction de la voix.

— Je te filerais bien de l'eau, mais si tu dégueules encore sur mon pont, tu rentres chez toi à la nage.

Neal essaya de parler, mais ses cordes vocales émirent un coassement aux relents salés. Il hocha la tête et tenta de s'emparer de la bouteille, sauf que sa main ne bougea pas. Elle était attachée au garde-fou avec une lanière en plastique d'une résistance industrielle. Neal regarda la femme assise juste derrière lui. Elle avait les bras posés sur

le gouvernail et semblait hausser les épaules, comme pour s'excuser.

— C'est juste une précaution.

Il émit un autre coassement.

Elle posa la bouteille dans sa main gauche, qu'elle avait curieusement décidé de ne pas attacher. Neal porta l'eau à ses lèvres et laissa un filet tomber sur sa langue. L'eau avait un goût de bonbon sucré. Son bras fut parcouru d'un frisson si intense qu'il craignit de renverser la bouteille. Il prit une autre gorgée, puis se mit à boire goulûment. L'eau déborda de ses lèvres gercées et se déversa sur son visage.

— Doucement.

Il hocha la tête pour qu'elle ne lui prenne pas la bouteille, puis se racla la gorge.

— Merci.

Il prit une autre rasade.

— J'ai cru que j'allais mourir.

Neal lui adressa un regard qu'il espérait reconnaissant et sincère.

— Je m'appelle Neal. Neal Nathanson.

— Tu veux manger quelque chose, Neal ?

Neal essaya de décrypter son expression. Elle ne souriait pas.

— Si ce n'est pas trop vous demander.

Il l'observa descendre l'escalier menant à la cambuse. Il prit une nouvelle gorgée d'eau. Le liquide glissa le long de sa gorge et le ramena peu à peu à la vie. Il allait s'en sortir. Il chercha les sacs de toile du regard. Il les aperçut, empilés sur le pont. Ils étaient tous là, à l'exception de celui auquel il avait mis le feu. Mission accomplie.

La perte du bateau était le seul point noir. Il allait devoir s'expliquer. Peut-être l'inclure dans ses frais de déplacement. À part ça, il avait fait son travail. Il aurait peut-être même droit à une prime. Il pourrait partir en vacances à

Paris. Manger un croissant. Rencontrer un beau Français appelé Patrice.

Il tira sur la lanière en plastique. Elle lui entailla la peau et il grimaça de douleur. Qu'avait-il fait pour mériter ça ? Il n'était pas dangereux.

Puis il lui vint à l'esprit qu'elle l'était peut-être.

Neal ressentit une vive douleur au niveau de la cheville. Puis une autre. Il ouvrit les yeux et vit la femme avec une assiette dans chaque main. Elle lui donnait des coups de pied.

Il ne se souvenait pas s'être endormi. Le soleil, plus haut dans le ciel, l'aveuglait.

— J'ai pêché un thon banane hier, dit-elle.

Il prit l'assiette de sa main gauche et la cala sur ses genoux. Une fourchette-cuillère en plastique était posée sur le rebord. L'odeur du poisson grillé fit gronder son estomac et ses glandes salivaires se mirent en action, envoyant un épais filet de bave valser hors de sa bouche. Il regarda le poisson, le riz et les haricots. L'espace d'un instant, il pensa dire une prière. Il n'était pas religieux. Il n'avait jamais cru à l'existence d'un pouvoir suprême, au karma ou à la bienveillance de l'Univers. C'était une pensée illogique, puérile, et il était un être rationnel qui croyait en la science. Malgré tout, il se sentait reconnaissant. De toute son existence, il n'avait jamais été aussi reconnaissant. Il était heureux d'être en vie.

— Banane, dit-il en réprimant un sanglot.

Elle s'assit en face de lui dans le cockpit, appuya son bras sur la barre, et attaqua son assiette. Neal prit une petite bouchée de poisson et la mâcha. C'était délicieux. La meilleure nourriture qu'il ait jamais mangée. Il mit l'assiette en équilibre sur son genou et se pencha en avant aussi loin que son entrave le lui permettait. Si sa main n'avait pas été

attachée au garde-fou, il aurait enfoui son visage dans la nourriture et pleuré des larmes de joie. Il se souvint qu'il devait se ménager. Mâcher lentement. Il ne voulait pas en demander trop à son corps.

— C'est bon, dit-il en souriant. Vraiment délicieux.

Elle le fixa sans répondre.

Neal prit une autre bouchée, plus grosse, et regarda autour de lui. Il se trouvait sur un bateau plus petit que celui auquel il avait mis le feu. Une large bande rose était peinte en plein milieu, et une autre identique sur la voile, qui pendouillait, délaissée par le vent. Il y avait un tas de logos et de noms de sociétés imprimés dessus. Neal reconnut la sirène, la célèbre pomme dont on avait croqué un morceau, le nom d'un fabricant de matériel électronique coréen et un constructeur automobile allemand.

— Vous participez à une course ?

Elle continua à manger en l'observant. Son regard était trop intense pour que Neal puisse le soutenir. À moins qu'il soit trop fatigué. Peu importe. Il se tourna vers l'océan. Ils étaient au milieu de nulle part. La mer était parfaitement calme.

— Où sommes-nous ?

Elle laissa sa question en suspens. Neal se mit à gigoter. Il commençait à se sentir mal à l'aise. Il voyait bien qu'elle avait quelque chose en tête. Elle le jaugeait. Peut-être passait-elle en revue toutes les façons de le cuisiner ?

Neal sentit un frisson lui remonter l'échine.

— Vous pouvez me détacher ?

Elle engouffra la dernière bouchée de poisson et cogna l'assiette contre la coque pour envoyer la fin de son riz dans l'océan. Puis elle reposa l'assiette, prit une rasade d'eau de sa gourde et plongea son regard dans le sien.

— Raconte-moi ce qui t'est arrivé, Neal. Dis-moi d'où vient l'argent.

DERNIÈRES PARUTIONS

Pete Fromm, *La Vie en chantier*
Kent Wascom, *Les Nouveaux Héritiers*
Peter Farris, *Les Mangeurs d'argile*
Samuel Western, *Canyons*
Keith McCafferty, *Les Morts de Bear Creek*
Jake Hinkson, *Au nom du Bien*
Jennifer Haigh, *Le Grand Silence*
Elliot Ackermann, *En attendant Eden*
Bruce Holbert, *Whiskey*
Jamey Bradbury, *Sauvage*
Chris Offutt, *Nuits Appalaches*
Whitney Terrell, *Le Bon Lieutenant*
David Vann, *Un poisson sur la Lune*
James Carlos Blake, *Handsome Harry*
Katharine Dion, *Après Maida*
James Crumley, *La Danse de l'ours*
John Gierach, *Sur la tombe du pêcheur inconnu*
William Boyle, *Le Témoin solitaire*
Benjamin Whitmer, *Évasion*
Lea Carpenter, *Onze jours*
S. Craig Zahler, *Les Spectres de la terre brisée*
Julia Glass, *Une maison parmi les arbres*
Tom Robbins, *Tarte aux pêches tibétaine*
Keith McCafferty, *Meurtres sur la Madison*
Christa Faust, *L'Ange gardien*
Emily Ruskovich, *Idaho*
Jon Bassoff, *Les Incurables*
Pete Fromm, *Mon désir le plus ardent*
Craig Johnson, *Tout autre nom*
Gabriel Tallent, *My Absolute Darling*
Jake Hinkson, *Sans lendemain*
Luke Mogelson, *Ces morts heureux et héroïques*
Jim Lynch, *Face au vent*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr

cet ouvrage a été numérisé par
atlant'communication
au bernard (vendée).